



Remarques sur le pronom 'haina'

Georges Rebuschi

► To cite this version:

Georges Rebuschi. Remarques sur le pronom 'haina'. Lapurdum, 1997, II, pp.63-81. artxibo-00000065

HAL Id: artxibo-00000065

<https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00000065>

Submitted on 6 Feb 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Georges REBUSCHI (TYGRe – U. PARIS III)

Associé à l'ERS 142 du CNRS

Remarques sur le pronom *haina*

Lapurdum 2, 1997, 63-81

[Bayonne, ERS 142 du CNRS]

ILPGA
19, rue des Bernardins
F-75005 Paris

<rebuschi@idf.ext.jussieu.fr>

/

1. Le pronom basque *haina*, tombé en désuétude à la fin du XIX^e siècle, pose des problèmes variés et intéressants à la fois pour l'histoire du basque, et pour la linguistique générale^{*}. Tout d'abord, du point de vue dialectal, s'il est effectivement typiquement labourdin, le *DGV*, qui en fait une «*palabra exclusiva de la tradición labortana*», donne pourtant comme illustration des premières occurrences attestées de cet élément des extraits de Liçarrague (1571), dont le moins que l'on puisse dire est que sa position dialectale est peu claire, et intuitivement nettement plus orientaleⁱ, et termine par une citation de J. Moulier «Oxobi», poète bas-navarrais de la première moitié de ce siècleⁱⁱ. En second lieu, sa disparition il y a une centaine d'années est une énigme, dans la mesure où ses occurrences sont très nombreuses chez Duvoisin. Troisièmement, d'élément «simplement» anaphorique, *haina* a évolué pour ne plus apparaître, à partir du milieu du XVIII^e siècle environ, que dans un type de contexte tout à fait particulier qui en fait, pour reprendre un terme technique de la sémantique contemporaine, un «pronom de type E» un peu particulier : ce sont certains aspects de cette dernière question qui vont m'intéresser au premier chef ici.

2. Comme ce pronom n'est plus usité, commençons par examiner ce qu'en disent les autorités. Dans Azkue (1905), *haina* est traduit par des démonstratifs : «*aquel, aquella, aquello*» ; les exemples cités méritent d'être répétés ci-après, mais la numérotation est de moi ; de plus, l'ordre même des constructions révèle que l'auteur n'a pas cherché à distinguer entre les emplois : on trouve en effet successivement mes (1), (2a), (2b), (3), (2d) et (2c)ⁱⁱⁱ :

- (1) *NORK ERe maiteago BAITu aita edo ama ni baino, HAINA ezta enetzat on [...]* (Har., Mt 10, 37)^{iv} — 'CELUI QUI aime son père ou sa mère plus que moi [IL / CELUI-LA] n'est pas digne de moi.'
- (2)
 - a *Haina haek* («L-s» [=lab. de Saint-Pée]), 'celui d'autrefois';
 - b *Haina hark* [sans indication dialectale], 'celui-là';
 - c *Haina hura* («Lc» [=lab. commun]), 'cette personne-là';
 - d *Haina batek* («BN-ald.» [=bas-nav. des Aldudes]), 'certaine personne'.
- (3) *Halakoari eta halakoei, HAINARI ETA HAINEI* (Axular), 'à tel et tels, à celui-là et à ceux-là'.

Lhande (1926) propose une traduction un peu plus complexe : «celui-là, une personne telle, de cette sorte», mais ne fournit comme exemples que celui d'Axular cité en (3) à l'instant, et une variante de (2c), à l'ergatif : *HAINA HORREK erran daut* «cette personne me l'a dit». Dans Lafitte (1962 : § 263), c'est maintenant une variante de l'ex. (3) d'Axular qui est proposée : *HAINAK eta HAINEK erranen dute*, d'abord traduite par «tels et tels diront», puis glosée : «litt. : la personne et les personnes diront». Du côté étymologique, Agud & Tovar (1988), après avoir repris (sans en citer la source) la traduction de Lhande : «*un tal, una persona de este*

/

tipo», renvoient simplement à la forme génitive du démonstratif *hura*, de base *(h)ar-*

Evidemment, dans le *DGV* (vol. I, 1987), qui propose comme traduction «*el tal*» et propose un renvoi à *halako* (pour des raisons dont on verra par la suite qu'elles sont évidentes), les exemples sont beaucoup plus nombreux, et accompagnés de références précises; mais aucune classification des emplois n'y apparaît. Dans le cadre de celle que j'esquisse ci-après (§ 3), on découvre cependant deux nouveaux types d'emploi, illustrés respectivement par (4), passage tiré de P. d'Urte (début du XVIIIe), et (5), tiré de Duvoisin (1857):

- (4) *Aurkitu izan zuen HAINA iturri ur baten aldean.* (Gen 16,7) — 'Il [=l'ange] LA trouva près d'une fontaine d'eau.'^{iv}
- (5) *HAINA da lur gizonik hoberena ZEINAK bihia eta bazka bazter berean altxatzen BAITitu.* — 'Le meilleur cultivateur est celui qui retire d'une même terre la moisson et le fourrage.'^{vi}

Dans (4), le contexte n'est pas fourni, mais la version de Duvoisin (1859-65), dans laquelle nul pronom explicite n'apparaît, rend les choses claires:

- (6) ⁶...*Agar eman zen ihesari.* ⁷*Eta Jaunaren aingeruak atzeman zuenean eremuan,* [...] *mortuan den itur-uraren aldean,* ⁸*erran zioen* [...] — ⁶Agar s'enfuit. ⁷Et quand l'ange du Seigneur la trouva dans le désert, près d'une fontaine isolée, ⁸il lui dit [...].'

Il s'agit ici d'un cas d'anaphore textuelle tout à fait banal, ce qui n'est pas le cas de la structure (5), sur laquelle on reviendra.

En résumé, les outils de travail existants nous disent fort peu de choses – mais ce silence partiel est en soi révélateur: hormis le *DGV* – construit sur un dépouillement assez systématique des anciens auteurs –, plus on s'éloigne du 19e siècle (vers le nôtre), et moins les exemples sont significatifs. En effet, et c'est là à la fois la thèse centrale de ce travail et une restriction importante qui lui est apportée, je considère que les emplois de *haina* qui ont été séparés des autres dans (1) et (5) ci-dessus manifestent une remarquable spécificité, que je souhaite approfondir dans les pages qui suivent. D'une part en effet, il s'agit du fonctionnement typique, pour ne pas dire exclusif, de ce pronom chez des auteurs comme Chourio (1720)^{vii}, Haraneder (1742) et Duvoisin (1857-1865), qui, à de très rares exceptions près, n'offrent pas d'occurrences des types (2), (3) ou (4), et, d'autre part, il s'agit aussi d'un «oiseau rare» sur le plan typologique – suffisamment rare en tout cas pour mériter une mention explicite dans tout travail général portant sur les propriétés des pronoms et de leurs emplois dans les langues naturelles.

3.1. Sur quels critères ai-je donc distingué entre les exemples (1) à (5)? On notera tout d'abord que l'extrait d'Axular en (3) ne révèle aucune propriété spécifique, si ce

/

n'est que *haina* n'y a aucun référent quel qu'il soit: il ne s'agit donc ni d'un emploi anaphorique, ni d'un emploi déictique (il n'en existe d'ailleurs aucun pour ce mot, sauf, bien entendu, lorsqu'il est accompagné explicitement d'un démonstratif, comme en (2a-c); la fréquence si basse de l'usage de *haina* chez cet auteur, ainsi que le fait que ce soit toujours dans ce type d'expression coordonnée distributive «à l'aveugle» qu'il y apparaît, ne permettent d'adopter qu'une attitude raisonnable, qui est de n'en point tenir compte (on peut penser à un calque du français *tel et/ou tel*, mais cela ne nous avancerait guère: l'analyse sémantique précise de ce genre de tournure reste de toute manière à faire)^{viii}.

3.2. Quant aux exemples sous (3), ils montrent que *haina* pouvait être accompagné d'un déterminant, ce qui permet de réfuter les présupposés de la remarque du *DGV* selon laquelle *haina* «se emplea siempre determinado a diferencia de *hain*»: en effet, si *haina* était la forme déterminée sg. de *hain* 'tant', la forme attendue devant un démonstratif, cf. (2a-c), ou le numéral *bat*, cf. (2d), devrait précisément être cette forme nue *hain* – or le *DGV* ne cite aucun exemple du type **hain hura* ou **hain bat*, et je n'en ai pas trouvé non plus au cours de mes lectures des textes anciens.

En fait, il est possible d'éliminer totalement le «type» exemplifié par (2) en posant que *haina* est, morphosyntaxiquement, un *nom* (sémantiquement) pronominal se terminant par la voyelle *a*; à ce titre, il est compatible avec les déterminants usuels, dont le déf. sg. *-a*, le déf. pl. *-ak* (à l'absolutif), les démonstratifs, comme en (2a,b,c) ou encore l'indéfini sg. *bat*, comme en (2d). De plus, conformément à la morpho-phonologie du dialecte considéré, le *-a* radical final se confond alors avec le suffixe défini, si bien que *haina* est analysable en [*haina+a*], de manière parallèle à *aita* 'père' ou 'le père', etc. Au vu de l'analyse sémantique qui sera proposée pour *haina*, on comprendra que la forme déterminée soit naturellement utilisée, le choix d'un démonstratif (plutôt que du *-a* absorbé) étant tout à fait redondant: le *DGV* semble donc avoir créé à tort une entrée particulière pour *haina hura*.^{ix}

3.3.1. Quelle est donc la spécificité de l'usage illustré en (1) par rapport à (4)? Dans le cas de (4), *haina* renvoie proprement à un *individu déterminé* mentionné dans le co-texte (Agar en l'occurrence) – tout comme le ferait le démonstratif *hura* ou le pronom abstrait (ou phonétiquement non-réalisé) *pro*. De ce point de vue, et en l'absence de tout contexte indiquant explicitement le contraire, il semble que l'usage illustré par (4) – et peut-être celui de certaines des expressions complexes de (2), tel que le révèlent les traductions d'Azkue –, relève de la simple reprise, d'un renvoi plus ou moins ordinaire à un être mentionné auparavant dans le discours.

Considérons maintenant (1), ou encore le texte de Haraneder rétabli par Altuna en (7a), et la traduction du même verset par Duvoisin, un peu plus d'un siècle plus tard, en (7b)^x:

- /
- (7) a *NORK ERE maiteago BAIdu bere aita edo bere ama ni baino, eta HAINA ez da ona enetzat; eta NORK^{xii} maiteago BAIdu bere semea edo bere alaba ni baino, HAINA ez da gai enetzat.* [voir (1) pour la trad.]
- b *NORK ERE bere aita edo ama ni baino maiteago BAITu, HURA ez da enetzat egoki; eta NORK ERE nitaz gainetik maite BAITu bere semea edo alaba, HAINA ez da enetzat egoki.* [id.]

Certes, *haina* (ou encore *hura* dans la première proposition de (7b)) est toujours « anaphorique » ici, comme dans l'ex. (4), mais il s'agit d'un type d'anaphore très différent^{xii} : dans (7a) et (7b) comme dans (1), il n'y a *pas* d'individu déterminé ou possédant de référence propre qui pourrait servir de référent à *haina* (ou à *hura*). Bien entendu, on a depuis longtemps observé qu'un indéfini (par ex. un interrogatif ou un quantificateur universel), donc un élément non pourvu de référence actuelle, peut servir d'*antécédent* linguistique à un pronom, mais une certaine *condition structurale* doit alors être remplie, celle de la *c-commande*, qui exige que l'anaphore soit *sous la portée* de son antécédent — en termes de structure de constituants, que l'anaphore soit contenue dans un constituant « sœur » de l'antécédent lui-même^{xiii}. Ainsi, en français, le sujet d'une proposition principale c-commande-t-il toujours, quand l'ordre des mots est non-marqué, un pronom qui l'anaphorise (les crochets indiquent la partie pertinente de la structure de constituants, qui branche à droite, et donc le fait que le premier élément de chaque exemple a tout le reste de la structure sous sa portée):

- (8) a [*QUI* [a dit [qu'il partirait]]]?
 b [*CHACUN* [croit [qu'il est le meilleur]]]

3.3.2. Pour ne pas anticiper sur l'analyse de (1) / (7), qui sera effectuée dans la section 5.3, considérons les structures (9) et (10), logiquement équivalentes à celles-là, dans lesquelles la phrase complexe comporte une protase subordonnée, qui contient à son tour l'« antécédent »^{xiv} de *haina*, puisqu'il s'agit d'un argument du verbe de cette protase : cet antécédent ne peut avoir de portée syntaxique sur aucun terme extérieur à la subordonnée, et ne peut par conséquent *pas* c-commander *haina* (pour plus de clarté, je note la subordonnée entre crochets).

- (9) a [*Baldinetariak bada ZENBEITEK uste BAdu erreligionetsu dela, bere mihia bridatzen ez duelarik, baiñan bere bihotza enganatzen duelarik*], HAINAREN erreligionea banoa da eta ergela. (Haran.: Jc 1,26) — 'SI donc QUELQU'UN s' imagine être devôt alors qu'il ne retient pas sa langue et trompe son propre cœur, SA dévotion est vaine et débile.'
- b [*Baldin NORBAITEK bere burua jainkotiar badaduka, bere mihia ez duelarik trabatzen, bai ordean bere bihotza enganatzen*], alferra da HAINAREN jainkotiartasuna. (Duv.: id.)
- (10) a [*Baldin EDOZEINEK hutsik egiten ez BAdu bere hitzetan*], HAINA gizon perfeta ditek. (Haran.: Jc 3,2) — Litt.: 'Si QUI QUE CE SOIT ne commet pas d'écart dans ses paroles, C'est homme parfait.'

/

b [NORBAITEK mihitik ezBAdu hutsegiten], HAINA gizon perfeta da. (Duv., *id.*)

3.3.3. Dans les ex. ci-dessus, la protase était explicitement hypothétique, et l'antécédent de *haina*, soit l'indéfini existentiel *norbait* ou *zenbait*, 'quelqu'un', soit l'indéfini universel *edozein* 'qui que ce soit'. Un troisième type d'indéfini est encore attesté, *nihor* litt. 'personne', qui a toutes les propriétés des soi-disants *items de polarité négative*. En voici trois exemples, le premier, en (11), d'Etcheverry de Sare (1712), cité par le DGV, et les suivants, de Haraneder et Duvoisin (en 12):

- (11) a *BALDIN BALiz oraino NIHOR hain burugorrik egia hunetaz dudatzen luenik, HAINAren sinhetsgogortasunaren bentzutzeko...* — 'S'il y avait encore quelqu'un d'assez têtue pour douter encore de cette vérité, pour vaincre SA résistance à la foi...'
- (12) a *Elkar hartuak ziren Juduak, BALDIN NIHORK aitortzen BAZuen Jesus zela Kristo, kasatua izan zela HAINA sinagogatik.* (Har.: Jn 9,22) — 'Les Juifs avaient décidé ensemble que si QUELQU'UN disait que c'était le Christ, IL serait chassé du temple.'
- b *Alabainan Juduak hitzartuak ziren orduko, baizik-eta NIHORK aitor bihurtzen BAZuen Jesus Kristo zela, HAINA sinagogatik kanpo ezarria izanen zela.* (Duv.: *id.*)^{xv}

3.3.4. Chez Duvoisin, la protase peut aussi être *apparemment* concessive, avec comme marque de subordination l'emploi du « simple subjonctif » en *-(e)n*, comme l'indiquent les versets de (13) (la trad. de Haraneder, qui correspond à la structure de l'ex. (5), est indiquée à titre de comparaison en (14)); le sujet de la subordonnée semble alors toujours être *edozein* (auj. *edozoin*), 'qui que ce soit':

- (13) a *Eta [EDOZEIN izan DADIEN maitazale], HAINA Jainkoaren ganik sortua da.* (Duv.: 1 Jn 4,7) — Litt.: 'Et QUE QUICONQUE aime, CELUI-LA est né de Dieu.'
- b *[EDOZEINEK beraz adi eta bete DETZAN ene hitz haukiek], HAINA harriaren ganean bere etxea jarri duen gizon gurbilaren kide eginen dute.* (Duv.: Mt 7,24) — Litt.: 'QUE donc CHACUN entende, et mette en pratique ces paroles, on LE comparera à un homme sage, qui a construit sa maison sur le roc.'
- (14) a *Eta NORK ERE maitatzen BAIdu, eta HAINA Jainkoaganik sortua da eta HAINAK ezagutzen du Jainkoa.* (Haran.: 1 Jn 4,7)
- b *NORK ERE bada entzuten BAIditu ene hitz hauk eta obretan ematen, eta HURA izanen da gizon zuhur baten pare, zeinek bastitu baiduke bere etxea harriaren ganean.* (Haran.: Mt 7,24)

3.3.5. Enfin, on notera un dernier type de structure, proprement « corrélatif », qui est très fréquent chez Chourio:

- (15) *[Zenbatenaz baita NIHOR humilago, zenbatenaz haren baitan Jainkoak kausitzen baitu kontresta gutiago,] hanbatenaz du HAINAK zuhurtzia eta sosegu gehiago.* (Ch.: 1-4-2, p. 40) — '[Plus QUELQU'UN est humble et moins Dieu trouve en lui de résistance,] plus CETTE PERSONNE a de sagesse et de paix.'

/

La « corrélation » en question est établie par l'association, d'une part, de l'interrogatif en *ze-*, ici *zenbatenaz* 'de combien', la marque de subordination en *bait-* et la fréquente apparition d'un morphème de comparaison, ici le suffixe-*ago*, dans la protase, et, d'autre part, d'un quantitatif assertif en *ha-*, ici *hanbatenaz* 'd'autant', et d'un autre comparatif, dans la principale. La structure corrélatrice est donc indépendante de la présence de *nihor* et de celle de *haina*, bien qu'il existe un indéniable parallélisme entre ces associations (v. Oyharçabal 1997)^{xvi}.

4.1. Avant d'analyser la forme syntaxique de (1) ou (7), et de (5), il nous faut nous résumer. Chez Haraneder et Chourio comme chez Duvoisin, *haina*, qui n'est jamais obligatoire, car un pronom implicite (*pro*), un démonstratif, voire un emphatique, peuvent (presque^{xvii}) toujours se trouver dans la même position, *semble* n'apparaître que dans un contexte syntaxique et sémantique spécifique, dans lequel :

- (i) son antécédent, s'il en a un^{xviii}, ne le c-commande pas, au moins à partir d'une position argumentale (voir la note suivante);
- (ii) cet antécédent n'est pas référentiel^{xix};
- (iii) quelle que soit la forme de l'antécédent, y-compris lorsqu'il s'agit apparemment d'un indéfini *existentiel*, comme dans (9a,b) ou (10b), son interprétation est *universelle*.^{xx}

Les points sémantiques (ii) et (iii) ci-dessus *peuvent* être représentés par la formule suivante :

$$(16) \quad \forall x [P(x) \rightarrow Q(x)]$$

où P note le prédicat qui s'applique à l'antécédent dans la protase, et Q, celui qui s'applique à *haina*^{xxi}. (Pour simplifier, je laisse de côté la restriction qui confine généralement les éléments *x* à l'ensemble des humains^{xxii}).

Bien entendu, (16) pose de nombreux problèmes, qui ont d'ailleurs donné lieu à de vives discussions chez les théoriciens (si l'existence d'un pronom ayant les propriétés spécifique de *haina* est peu courante, toutes les langues naturelles semblent posséder des structures globales du type (9), dans lesquelles, comme on l'a noté, l'indéfini existentiel de la protase est à première vue interprétable universellement). Nous allons aborder certains de ces problèmes dans les pages suivantes (voir aussi les questions soulevées en 6.1), mais toujours par rapport au fonctionnement de *haina*.

4.2. La première question qui se pose est la suivante: si (16) semble bien contenir les ingrédients formels nécessaires à la représentation du contenu vériconditionnel des phrases qui ont servi jusqu'ici à illustrer l'emploi de *haina* en labourdin du XVIIIe et du XIXe siècles, est-ce le cas de toutes les occurrences de ce pronom dans cette tranche dialectale et historique du basque ?

/

Eh bien non: (16) ne saurait effectivement représenter *toutes* les structures contenant *haina*, car son antécédent peut être externe à la proposition maximale (ou «radicale») le contenant. En voici un double exemple, où Haraneder et Duvoisin se retrouvent à nouveau:

- (17) a *NOR ote da zuen artean zuhur eta jakintsun delakorik? Erakuts beza HAINAK bere egitate bizitze on baten jarraikitzen, emetasunez beterikako zuhurtzia batean.* (Har.: Jc 3,13) — 'QUI y a-t-il parmi vous de sage et d'expérimenté? Qu'IL (le) fasse voir (par) sa conduite, dans la poursuite d'une vie bonne associée à une sagesse emprunte de douceur.'
- b *NOR da zuen artean zuhurrik eta jakinik? HAINAK erakuts betza bere eginkariak bizitze on batetik zuhurtziaren ezitasunaz.* (Duv.: id.)

Dans l'exemple suivant, l'antécédent 'une personne' est d'abord repris par *pro*, noté Ø, puis par *haina*; on notera de plus que le point-virgule qui sépare la proposition qui contient *haina* aurait aussi bien pu être un point.

- (18) *Jainkoak bere grazia batean emanez bertzean kenduz PRESUNA BAT argitu duenean, ezin atrebituko da Ø siñhestera deus onik bere ganik baduela; bainan aitortuko du HAINAK gauza guzietz dela pobrea eta bilhuzia.* (Chou. 2-10-3, p. 162) — 'Quand Dieu a instruit UNE PERSONNE en lui donnant un jour sa grâce et en la lui enlevant le lendemain, elle n'osera s'attribuer aucun bien d'elle-même, mais ELLE confessera plutôt qu'elle est pauvre et nue en toute chose.'

Toujours chez Chourio, on trouve plusieurs exemples du type suivant, où l'«antécédent» de *haina*, un SN à tête absente (puisque *batzu(ek)* est fondamentalement un article indéfini pluriel) est introduit par une proposition existentielle (et est donc nécessairement indéfini):

- (19) *Halere BADIRE BATZUEK zeinak tentazionerik dorpeenak garaitu ondoan erortzen baitire xumeenetan, eta ardurazkotan, Jainkoak hori permetitzen du HAINAK humilia daitezentzat, eta bere indarretan fida ez ditezentzat okasione handietan.* (Ch.: 1-13-8, p. 65) — 'Cependant, IL Y A DES GENS~il y en a certains qui, après avoir surmonté les plus grandes tentations, succombent aux plus petites, et aux [plus] quotidiennes; Dieu permet cela afin que DE TELLES PERSONNES/CES PERSONNES soient humiliées et ne se fient point à leurs forces dans les grandes occasions.'

A partir de tels exemples, on peut donc poser que l'«antécédent» de *haina* n'a pas besoin d'appartenir à la même proposition (syntaxique) maximale que celle le contenant; si l'on maintient l'hypothèse standard, mais contestée (cf. déjà Evans (1977), et divers travaux plus récents en DRT [*Discourse Representation Theory*]), que les formes logiques correspondent aux phrases (syntaxiques), l'antécédent de la variable correspondant à *haina* en forme logique peut donc être fourni par le contexte. En d'autres termes, (16) est effectivement une caractérisation trop

/

restrictive des structures dans lesquelles le *haina* typique des XVIII^e et XIX^e siècles apparaît.

4.3.1. Inversement, ce qui donne le contenu sémantique du prédicat P de (16) peut apparaître dans la proposition complexe globale contenant *haina*, sans pour autant que *haina* ait un antécédent. Il s'agit des structures du type (5), très fréquentes chez Chourio (un tiers exactement de toutes les occurrences de *haina* dans son ouvrage), et également bien attestées chez Haraneder et Duvoisin. Les exemples choisis ci-dessous montrent que le cas morphologique de *haina* est indépendant de celui de *zein*, le premier étant déterminé par la valence du verbe de la principale, et celui du second, par le prédicat de la relative ; ceux de Chourio, en (20), indiquent aussi qu'il y a ici possibilité de choix de nombre (entre le singulier et le pluriel), alors que seul le singulier apparaissait dans les autres structures :

- (20) a *Ala dohatsu baita eta zuhur HAINA ZEINAK bere ahal guziak egiten BAITitu bizitzean halakoa izateko, nolakoa nahi bailuke heriotzean kausitu!* (Ch.: 1-23-4, pp. 103-4) — 'Qu'heureux et sage est CELUI [abs.sg.] QUI [erg.sg.] fait tous ses efforts pour être tel dans la vie qu'il voudrait l'être en trouvant sa mort!'
- b *Orduan ikusiko da egia[z]ko zuhurak zirela HAINAK ZEINEK nahi izan BAITute mundu huntan izan mesprezatuak edo erhotzat idukiak Jesu-Christoren amore gatik.* (Ch.: 1-24-5, p. 111) — 'On verra alors qu'ils étaient vraiment sages, CEUX [abs.pl.] QUI [erg.pl.] ont voulu être méprisés dans ce monde-ci, ou tenus pour fous, par amour de Jésus-Christ.'
- (21) a *Ardietsiko du bizitzea HAINARENTZAT, ZEINAREN bekatua ez baidoha heriotzerat.* (Har.: 1 Jn 5,16) — 'Il obtiendra la vie pour CELUI [prolatif] DONT [lit. DE QUI, gén.] le péché ne va pas à la mort'^{xxiii}
- b *Eta nihork ez du ezagutzen Aita Semeak baizik eta HAINAK ZEINARI Semeak nahi izan BAITio ezagutarazi.* (Duv.: Mt 11,27) — 'Et personne ne connaît le Père, si ce n'est le fils, et CELUI [erg.] A QUI [datif] le Fils a voulu le faire connaître.'

Comme l'indiquent les traductions, on ne peut comprendre ces phrases, qui ont formellement une relative à droite, qui prend donc apparemment *haina* comme antécédent, que comme contenant des relatives libres. Et ce n'est pas qu'une question de traduction en français. En effet, dans les deux cas, l'autre version basque nous donne une relative libre tout à fait banale, en *-n + -a[+Cas]*, c'est-à-dire en *-n-Ø-a[+Cas]*, où *-n* est la marque de la subordination (le complémenteur), suffixée à la forme verbale fléchie, où *Ø* représente l'absence d'antécédent (de nom-tête du SN) spécifique à ce type de relative, et où, enfin, *-a* est simplement la marque de définitude :

- (22) a *Nihork ezagutzen Aita Semeak baizen eta Semeak erakutsi izan nahi dioeNAK baizen.* (Har.: Mt 12,27) [comparer (21b)]
- b *Heriotzera ez daraman bekatua egin dueNARI emanen zaio bizia.* (Duv.: 1 Jn 5,16) [comparer (21a)] — Litt. 'La vie sera donnée A CELUI QUI a commis un péché qui ne mène pas à la mort.'

/

4.3.2. Par ailleurs, le mot *haina* et la proposition introduite par *zein* n'ont pas besoin d'être adjacents; ce n'était pas le cas dans (5), et ce n'est pas non plus le cas dans (23b), qui paraphrase une relative libre ordinaire donnée en (a):

- (23) a *HURAXE^{xxiv} da antekrist bat, Aita eta Semea ukatzen ditueNA.* (Har.: 1 Jn 2,22)
 — 'Celui-là-même est un antéchrist, (celui) qui nie le Père et le Fils.'
 b *HAINA da antekristo, ZEINAK ukatzen baititu Aita eta Semea.* (Duv.: *id.*)

C'est encore plus évident dans (24b) ci-après, de Duvoisin, où l'ordre de la « relative » et de son « antécédent » est inversé – dans (a), de Haraneder, on a à nouveau une relative libre ordinaire – mais on peut se demander si *zeinak* ne joue pas en fait ici le rôle de l'interrogatif *nork* (voir la discussion en 5.3):

- (24) a *Profeta bat errezibitzen dueNAK profetaren izenean, izanen du profetaren saria.*
 (Har.: Mt 10,41) — 'Celui qui reçoit un prophète en tant que prophète aura la récompense du prophète'
 b *ZEINAK profeta bat, profeta delakoz baitu hartzen, HAINAK profeta saria izanen du.* (Duv., *id.*)

5.1. Que se passe-t-il donc? Jusqu'ici, on avait vu des constructions dans lesquelles *haina* prenait un terme sur sa gauche comme antécédent (sémantique?), et maintenant, c'est, syntaxiquement, *haina* qui semble servir d'antécédent à une proposition relative, le tout s'interprétant comme une relative libre, mais avec une liberté dans l'ordre des mots et des syntagmes qui contraste singulièrement avec la fixité de *ce* dans *ce que...*, ou de *celui* dans *celui qui/que...* en français.

Ce paradoxe peut être résolu si l'on admet que *HAINA* doit s'interpréter comme jouant lui-même le rôle d'une relative libre, sa contribution sémantique pouvant alors se caractériser par (25a), dont (25b) n'est que la transcription formelle^{xxv}:

- (25) a *haina* = le/tout *x* qui a la propriété P
 (cette propriété étant donnée par le contexte)
 b $haina \Rightarrow \lambda Q \lambda P. \forall x [P(x) \rightarrow Q(x)]$

Comme en (16) *supra*, le prédicat Q est celui de la proposition principale dont *haina* est le sujet, ou, plus généralement, un prédicat sémantique monovalent prenant *haina_x* comme argument, et correspondant au prédicat syntaxique, éventuellement plurivalent, de la même proposition. Quant à P, c'est également un prédicat sémantique mono-actanciel prenant la même variable *x* comme argument, mais dérivé maintenant du prédicat syntaxique fourni par la subordonnée. (Cette formulation alambiquée semble nécessaire, dans la mesure où, pour rendre compte de (21a) par exemple, il faut construire successivement un prédicat à une place correspondant au bénéficiaire, et non au sujet, du verbe de la principale, puis au « possesseur » du sujet, et non au sujet lui-même, du verbe de la subordonnée.) Pour simplifier la présentation, je me contenterai dans ce qui suit de travailler avec une

/

version simplifiée de (24), à savoir (26a), traduite par (26b), glosée par (26c), et partageant donc avec (26b) la forme logique (26d):

- (26) a HAINAK saria izanen du, ZEINAK profeta bat errezibitzen BAITu.
 b Quiconque reçoit un prophète aura une récompense.
 c Le x tel que x reçoit un prophète aura une récompense.
 d $\forall x$ [RECEVOIR-UN-PROPHETE(x) \rightarrow AVOIR-UNE-RECOMPENSE(x)]

Le rapport entre (25b) et (26d) devrait être clair: le prédicat Q, fourni par la principale, est 'AVOIR-UNE-RECOMPENSE' ou plus exactement ' λy .AVOIR-UNE-RECOMPENSE(y)', et le prédicat P, fourni par la relative adjointe, est ' λz .RECEVOIR-UN-PROPHETE(z)'^{xxvi}.

5.2. Ce qui précède revient à dire que *le rôle de la subordonnée est de fournir ce prédicat*, ce qui est manifeste dans le cas de (26a), mais qui est également vrai dans le cas des autres structures impliquant *haina*. En particulier, si, comme on l'a supposé jusqu'ici, il y a quantification universelle, c'est le « quantificateur généralisé » *haina* qui la fournit, et qui impose cette quantification à la subordonnée. De là suit alors très simplement le fait que *le quantifieur linguistique de la subordonnée ne joue aucun rôle*; en effet, il peut être existentiel, comme on l'a noté dans (9a,b), ou universel, comme dans (13a,b), mais ce peut aussi être un item de polarité négative, comme dans (12), ou encore un élément qui semble absolument non-quantifié^{xxvii}, comme dans (23b) ou (26a): quel que soit le cas de figure, la force quantificationnelle de la phrase complexe reste la même. Ces différents types sont respectivement regroupés dans (27), dont le dernier exemple n'a pas encore été analysé:

- (27) a Baldin NORBAITEK profeta bat errezibitzen BAdu, HAINAK saria izanen du. — 'SI QUELQU'UN reçoit un prophète, IL aura une récompense'
 b EDOZEINEK profeta bat errezibi DEZAN, HAINAK saria izanen du. — 'QUE QUICONQUE reçoit [subjonctif] un prophète...'
 c Baldin NIHORK profeta bat errezibitzen BAdu, HAINAK saria izanen du. — Litt.: 'SI «PERSONNE» reçoit ...'
 d HAINAK saria izanen du, ZEINAK profeta bat errezibitzen BAITu. — Litt. 'TEL aura... QUI reçoit...'
 e NORK ERE profeta bat errezibitzen BAITu, HAINAK saria izanen du.

Quel est donc le statut de la construction (1)/(7), rencontrée à nouveau en (14a,b), et qui apparaît ici comme (27e)? Si elle semble être la structure en miroir de (27d), puisque, dans les cas usuels (l'ordre de (24b) est très rare), la subordination est marquée de la même manière dans les deux cas, par préfixation de *bait-* à la forme verbale fléchie, il y a malgré tout une grosse différence, qui réside en ceci que c'est un *relatif*, *zein-*, qui introduit la subordonnée si elle suit la principale, alors que c'est un *interrogatif*, *nor* (souvent suivi de *ere*, cf. *ever* en anglais, etc.), qui le fait si elle précède la principale.

/

5.3.1. Qu'on me comprenne bien: je ne veux évidemment pas dire que la protase de (1), (7), (14) ou (27e) *est* une interrogative. Je voudrais cependant contester l'analyse standard qu'en a proposée Oyharçabal (1987, 1997), et montrer qu'il ne s'agit probablement pas d'une relative, même « libre » ou « corrélatrice ».

La question n'est évidemment pas que terminologique. Elle mérite d'être approfondie, parce que si les propositions relatives en *zein-* ... *bait-* ont disparu aujourd'hui, elles ont été employées par *tous* les auteurs (labourdins ou autres) jusqu'au 19^e siècle, y-compris par ceux qui n'utilisaient jamais, ou que très marginalement, *haina* (Axular, Pouvreau), et parce que les structures en *nor (ere)* ... *bait-*, tout aussi anciennes, ont, elles, survécu jusqu'à nos jours. Donc, s'il s'agissait également dans ce second cas de relatives, l'évolution de la langue serait incompréhensible^{xxviii}.

5.3.2. Que la parenté entre les relatives et les interrogatives soit étroite, nul n'en doute, mais le choix même de l'élément initial est crucial – que l'on compare l'interrogatif objet direct *qui* en français, qui ne peut servir de relatif, ou encore la distinction entre les interrogatifs *où* et *quand*, qui est neutralisée au profit du premier dans les relatifs.

Il semble que la situation ait été la suivante en labourdin des XVIII^e et XIX^e siècles: l'interrogatif « ouvert » portant sur les humains y était *nor*; si le parcours s'effectue sur une classe restreinte, donnée par le contexte ou la situation, *zein* pouvait s'employer (de même que lorsqu'il déterminait un nom), au lieu de *nor*, mais même dans ce cas, il n'était pas obligatoire: voir l'ex. (17), où le caractère contextuellement restreint de l'ensemble parcouru ne déclenche pourtant pas son apparition^{xxix}, ou encore la paire suivante de traductions:

- (28) a *ZEIN diteke zuen artean gizona^{xxx} ardi bat lukeena, eta, hura erortzen bazaio larunbat egun batez putzu batean, harturik handik atera ez lezakena?* (Har.: Mt 12,11) — 'Lequel d'entre vous serait un homme qui, ayant une brebis, celle-ci tombant dans un trou le jour du sabbat, n'irait la prendre et l'en retirer?'
- b *NOR da zuetan gizona, zeinak ardi bat izan-eta, larunbat egunean zilho batera eror balakio, atzemanen eta ateratuko ez lukeena?* (Duv.: id.)

Inversement, en tête des relatives aujourd'hui disparues, on ne trouve pas *nor*, mais bien *zein*, même quand l'antécédent est humain.

Outre cette différence, on remarque aussi que la présence de *ere* (traduit usuellement par 'même' ou 'aussi' dans d'autres contextes) est particulièrement fréquente dans les subordonnées initiales, mais ne semble pas attestée dans relatives proprement dites (les subordonnées qui sont à droite).

Enfin, les propositions en *nor (ere)* ... *bait-* n'occupent jamais de position argumentale: elles sont toujours disloquées (isolées du reste par une virgule), ce qui n'est pas le cas des relatives libres en *-n+-a*, dont on a vu la structure en 4.3.1, et qui ne sont que très rarement « corrélatées » à un pronom comme *haina* ou *hura*. Si

/

donc les protases de (1), (7) etc. sont des relatives libres, il faudrait expliquer pourquoi elles ne peuvent occuper la position typique d'une relative libre, à savoir, celle d'un syntagme nominal argumental^{xxxii}.

5.3.3. Si donc l'analyse de (5), (26a) ou (27d) proposée *supra* est correcte, le vrai problème réside dans la structure syntaxique de (1), (7), (14) ou (27e), et dans la manière dont cette structure contribue à l'interprétation sémantique de la phrase complexe. De ce point de vue, rappelons-nous ce qui a été dit plus haut: une analyse unifiée de *haina* implique une variable de prédicat, et une proposition adjointe à celle contenant *haina* (ou, à défaut, une proposition plus lointaine, comme dans les ex. (17) à (19)), peut lier cette variable. On a vu que c'était le cas des relatives en *zein ... bait-*, mais aussi des protases conditionnelles, par exemple.

Dans le cas de (1)≈(26e), je proposerai donc l'hypothèse suivante: il s'agit d'une proposition subordonnée « de type WH- »^{xxxiii} sans autre spécification catégorielle, et neutralisant donc l'opposition entre relatives et interrogatives.

Le gain est évident, et on peut le récapituler ainsi: s'il s'agissait d'une relative ordinaire, il lui faudrait un antécédent, et il n'y en a pas; s'il s'agissait d'une relative libre, elle devrait pouvoir occuper une place argumentale, ce qui n'est pas le cas, et elle fournirait elle-même la quantification de la forme logique, ce qui est incompatible avec l'analyse unitaire de *haina*, qui présuppose que c'est cet élément lui-même qui donne sa force quantificationnelle à la phrase complexe; enfin, s'il s'agissait d'une relative corrélatrice du type usuel, l'interprétation référentielle ou spécifique, plutôt qu'universelle ou générique, de l'argument concerné (cf. le *x* de « Q(x) » dans (16) ou (25b)), devrait être naturelle (voir par ex. Srivastav 1991), ce qui, je vais le montrer maintenant, n'est pas vraiment le cas non plus dans la variété de basque étudiée.

6.1. On a supposé jusqu'ici que la forme logique des phrases complexes contenant *haina* était de la forme (16), cet élément possédant lui-même, et apportant, la force quantificationnelle universelle notée dans (16), cf. (25b). Deux questions au moins se posent à ce sujet. La première concerne la force quantificationnelle des relatives libres en général, et la seconde, les rapports entre *haina* et le démonstratif *hura* (ou le pronom abstrait *pro*), car, à supposer (i) que *haina* soit bien à interpréter comme une relative libre dont le prédicat est donné contextuellement, et (ii) que la quantification universelle caractérise bien la relative libre en question, il reste à se demander si c'est *en général* le cas des pronoms associés à des protases comme celles de (9) à (11) qui, si elles ne sont pas universelles, sont en tout cas attestées dans les langues les plus diverses, et donc si l'analyse proposée pour *haina* est généralisable, ou doit rester spécifique.

6.2.1. La première question peut être explicitée de la manière suivante: les relatives libres ne sont-elles pas ambiguës, et donc redevables de deux analyses distinctes,

/

comme en (29) ci-après – j'emprunte (en modifiant le choix des lettres de prédicats) les formules à Jacobson (1995: p. 458)?

- (29) a (interprétation universelle): $NP = \lambda Q[\forall x[(P(x) \rightarrow Q(x))]]$
 b (interprétation définie): $NP = \lambda Q[Q(\iota x[P(x)])]$ ^{xxxiii}

La différence entre (29a) et (29b) réside donc en ceci qu'une relative libre interprétée universellement apporte elle-même le prédicat P, à gauche de la flèche d'implication, alors que ce prédicat n'est, par définition, pas fourni par *haina*. D'autre part, le symbole ι (iota) de la seconde ligne est l'opérateur russellien marquant la définitude singulière: (29b) pose P(x) et ajoute que pour tout y différent de x, il est faux que P(y).

6.2.2. Cela dit, il faut savoir que Jacobson (*op. cit.*) a proposé de neutraliser les deux interprétations ci-dessus. Son analyse repose sur l'idée que les individus (au sens logique du terme: il ne s'agit pas que des humains) peuvent être soit atomiques, soit pluriels. L'idée a son origine dans la *méréologie* du logicien polonais Les;niewski, mort en 1939 (voir par ex. Les;niewski (1989)). La relation de base entre des objets et leur *classe* est, contrairement à la distinction bien établie entre éléments d'ensembles et parties d'ensembles, transitive: si α est une *partie* de β et que β est une *partie* de γ , alors α est une *partie* de γ (qu'on pense aux parties du corps, ou encore à des segments de segments). C'est un peu comme si on laissait s'établir une relation transitive entre des éléments d'un ensemble E, les éléments de l'ensemble des sous-ensembles P(E), et enfin P(E) lui-même. Dans un groupe de quatre individus A, B, C et D, on a ces quatre individus comme individus *atomiques*, mais A+B, B+C, A+C+D, etc., jusqu'à A+B+C+D, sont aussi des individus — seulement, ce sont des *individus pluriels*. Sur cette base, Jacobson, permettant de plus aux individus atomiques d'être considérés comme un sous-ensemble des individus pluriels (au sens large donc), propose de construire la notion d'*individu pluriel maximum* (ou IPM). Si l'ensemble de départ est un singleton (ne contient qu'un individu), l'IPM correspondra à cet individu; mais si l'on reprend notre groupe de quatre individus, son IPM sera la *somme* A+B+C+D.

D'où la possibilité de n'utiliser que la formule définie (29b), réécrite comme (30), où le X majuscule correspond à l'IPM du groupe considéré ou appartenant à l'univers de discours.

- (30) $NP = \lambda Q[Q(\iota X[P(X)])]$

6.2.3. En conséquence, nous disposons maintenant de trois possibilités: il y a celle de Jacobson, et celles, plus classiques, exprimées en (29a,b), qui ne recourent qu'à des individus atomiques, et la question se pose de savoir si une sémantique unifiée *doit* être donnée pour toutes les relatives libres.

/

Les relatives libres basques en *-n+a* sont clairement ambiguës, et peuvent par conséquent être traitées soit selon (29), soit sur le mode jacobsonien. Mais est-ce pour autant le cas de la relative libre posée par hypothèse comme interprétation de *haina*? Cela n'est pas évident, dans la mesure où les structures où ce pronom apparaît sont, de manière extrêmement majoritaire, des structures génériques.

6.3. Considérons maintenant un contre-exemple (apparent ?) comme le suivant :

- (31) *Jatekoan enekin eskua bustitzen dueNAK, HAINAK nau salduko.* (Duv.: Mt 26,23)
— 'Celui qui a plongé la main avec moi dans le plat, c'est LUI qui me trahira.'

Cette phrase est irrégulière de deux points de vue: d'un côté, elle n'a pas de protase stricte, mais une relative libre adjointe à gauche; et, de l'autre, la référence est clairement (?) faite à un individu, Judas Iscariote.

Il me semble qu'il faut traiter ces propriétés indépendamment l'un de l'autre. D'abord, quoique rares, les structures dans lesquelles *haina* « reprend » une relative libre en *-na* sont attestées ailleurs. J'en ai relevé deux ex. chez Chourio, dont le suivant :

- (32) *Ni zinzinez maiten naueNA fermu dago tentazioneen erdian, eta estute HAINA etsaiaren agintzek enganatzen.* (Ch. 3-6-1, p. 203) — 'Celui qui m'aime vraiment demeure ferme au milieu des tentations, et les promesses du diable ne le trompent point.'

On remarque ici deux choses : d'abord, la relative libre en *-na* ne c-commande pas *haina*; ensuite, l'interprétation reste clairement générique ou universelle. Une telle structure est donc compatible avec l'analyse proposée ici ; simplement, la variable de propriété P est interprétée non pas directement à partir d'une proposition adjointe (les relatives en *zein...*, les protases conditionnelles, etc.), mais comme étant identifiée à la propriété définitoire de l'individu générique caractérisé par la relative libre. Les trois propriétés dont la liste est fournie en 4.1 sont donc présentes, et l'on peut garder l'interprétation classique (29a).

Si nous revenons maintenant à (31), on note que cette assertion est la réponse à la question collectivement posée par les apôtres : « Est-ce moi qui te trahirai ? ». Le locuteur, qui connaissait la réponse, aurait pu donner le nom de Judas. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il souhaitait l'identifier indirectement, par le recours à une définition en *intension*, et non *extensionnellement*, comme le font nécessairement les noms propres.

Comparons maintenant les valeurs de vérité des phrases suivantes, ou encore la phrase (33c) comme « conséquence logique » des précédentes :

- (33) a Jacques Chirac est le Président de la République.
b Le Président de la République est élu tous les sept ans.
c Jacques Chirac est élu tous les sept ans.

/

L'effet, bien connu, est dû au fait que l'expression définie *le Président de la République* peut être interprétée soit comme dénotant un rôle, et donc purement en *intension* (ou *compréhension*) – celui, *quel qu'il soit*, qui est Président – soit comme dénotant un individu *spécifique*. C'est la même distinction que l'on retrouve dans les relatives libres usuelles, comme l'indique le fait que l'expression [*celui qui dirige le pays*] a les mêmes propriétés que l'expression [*le Président de la République*] dans (33).

Or il en va de même pour les relatives libres basques en *-na*. On peut donc maintenir l'hypothèse que *haina* apporte effectivement comme contribution à la signification de la phrase la quantification universelle notée dans (25), et qu'une relative libre non spécifique ou interprétée en compréhension comme celle en *-na* de (32) peut lui fournir la valeur du prédicat libre associé à ce pronom : dans le cas de (31), il suffit alors de poser, comme cela semble conforme au contexte, que le fait qu'un seul individu soit décrit par la relative libre en *-na*, et que cet individu soit spécifique (i.e., connu du locuteur^{xxxiv}), sont des données extra-linguistiques.

6.4.1. Résumons-nous. Aux trois caractérisations des relatives libres (29a), (b), et (30), correspondent trois hypothèses d'interprétation sémantique pour un pronom π comme *haina* ou *hura* :

- (34) a $\pi \Rightarrow \lambda Q[\lambda P[\forall x [P(x) \rightarrow Q(x)]]]$ (cf. (25) et (29a))
 b $\pi \Rightarrow \lambda Q[\lambda P[Q(\iota x[P(x)])]]$ (cf. (29b))
 c $\pi \Rightarrow \lambda Q[\lambda P[Q(\iota X[P(X)])]]$ (cf. (30))

Le résultat partiel obtenu ci-dessus nous indique directement que (34b) ne saurait être *la* bonne solution pour *haina*. On peut toutefois se demander si (34c) ne risque pas de fournir, lorsque l'ensemble d'« individus » considéré ne comporte qu'un élément, le même type de construction de référence, et l'on doit aussi se demander si les différences distributionnelles entre *haina* et *hura* ne relèveraient pas d'un choix dans les caractérisations lexicales offertes par (34). Avons-nous les moyens de trancher? Dans ce qui suit, je vais esquisser une argumentation qui, prise en bloc, semble cohérente — mais j'avoue qu'il faudra des recherches complémentaires pour savoir si le résultat pourra être considéré comme acquis.

6.4.2. A une brève remarque près (4.1), nous avons considéré jusqu'ici que le second élément pouvait s'utiliser partout où le premier le pouvait. La réciproque de cette proposition est bien entendu fausse (un démonstratif comme *hura* peut aussi bien fonctionner déictiquement qu'anaphoriquement), mais il faut ajouter que, même dans le cas des structures étudiées ici, il est un cas (qu'on vient de discuter) dans lequel *haina* ne peut remplacer *hura* : celui des relatives libres d'interprétation spécifique ou définie. Pour en revenir à l'autre non-équivalence, il s'agit du fait que je n'ai pas trouvé d'exemples où le démonstratif *hura*^{xxxv} correspondait au *haina* des structures (5), (20), (21), ou encore (27d). En résumé, on peut dresser le tableau suivant

/

comme marquant les contextes qui admettent, ou rejettent, l'un ou l'autre de ces deux pronoms:

(35) Distribution de *haina* et *hura* dans les contextes corrélatifs

	structure associée	?HAINA	?HURA
a	<i>norbait ba-</i>	√	√
b	<i>nor (ere) bait-</i>	√	√
c	<i>-na</i> 1 (universel)	√	√
d	<i>-na</i> 2 (spécifique)	*	√
e	— <i>zeina bait-</i> (=sg.)	√	*
f	— <i>zeinak bait-</i> (=pl.)	√(<i>hainak</i> , pl.)	*(<i>hek</i> , pl.)

Supposons que *hura* soit caractérisé par (34c), donc « à la Jacobson » ; cela permettrait de rendre compte de tous ses usages: renvoi anaphorique à à l'individu pluriel maximal construit sur la classe des individus donnée dans l'univers de discours (si c'est un singleton, on a vu que l'on obtenait naturellement la référence définie ou spécifique au singulier); mais on a de plus un présupposé d'existence, fourni par l'opérateur iota, que ne saurait fournir une relative en *zein ... bait-*, puisqu'un tel objet syntaxique ne peut fournir qu'un prédicat. L'impossibilité de *hura* (au sg.) et de *hek* (au pl.) dans (35e,f) suit alors directement.

Mais si tel est le cas, on a en même temps un argument de plus pour ne pas considérer (34c) comme la caractérisation de *haina*: il n'y a pas de présupposé d'existence associé aux structures (5), (20) ou (27d), la proposition correspondant à ces phrases étant trivialement vraie si aucun individu ne « vérifie » le prédicat P.

On peut résumer comme suit: *haina* a l'interprétation fournie par (34a), et *hura*, celle fournie par (34c), ce que résume (36) ci-après.

- (36) a *haina* $\Rightarrow \lambda Q[\lambda P[\forall x [P(x) \rightarrow Q(x)]]]$
 b *hura* $\Rightarrow \lambda Q[\lambda P[Q(\iota X[P(X)])]]$

6.5.1. En d'autres termes, la subtile construction de Jacobson (1995), qui visait à neutraliser l'opposition entre relatives libres définies et relatives libres universelles, doit être relativisée: il est très probable, au vu de ce qui précède (et indépendamment des arguments qu'elle offre elle-même), que la notion d'individu pluriel maximal soit pertinente dans la sémantique des langues naturelles, et plus particulièrement dans l'interprétation des pronoms anaphoriques dans certaines structures corrélatives. Cependant, cette notion n'élimine pas pourtant la nécessité de recourir à une interprétation plus classique en termes de quantification universelle sur des individus atomiques — je ne serais d'ailleurs pas étonné qu'une langue naturelle ou une autre dispose d'un pronom anaphorique qui ne puisse être caractérisé de manière non-ambiguë que par (34b).

En tout état de cause, nous avons ici un argument qui montre que la manière de construire la référence (y-compris virtuelle) dans les langues naturelles est multiple, et que l'on aurait tort de chercher à établir une sémantique universelle par trop rigide.

/

6.5.2. Dans le domaine syntaxique plus spécifique du basque, nous avons aussi maintenant un argument fonctionnel raisonnable (c'est-à-dire, aussi raisonnable que tout autre argument fonctionnel, ou encore, évidemment non-décisif) concernant la disparition de *haina*. En effet, l'opposition ci-dessus entre (36a) et (36b), construite sur les données du tableau (35), n'a de rendement réel que dans le cas où tout présupposé d'existence doit être éliminé : dans les autres cas, *hura* peut remplacer *haina*, comme on l'a dit. Or il se trouve que les seules structures correspondant à ce cas de figure particulier sont celles représentées en (27d) ou (35e,f), c'est-à-dire les structures dans lesquelles c'est une relative en *zein ... bait-* qui donne le contenu du prédicat P.

Lorsque, pour des raisons qui ne nous concernent pas ici (cf. la note 28), les relatives de ce type ont disparu en basque, il n'y avait plus aucune raison de conserver *haina*, qui faisait office de doublet avec *hura*, sans pour autant pouvoir remplir toutes ses tâches. Il est donc en quelque sorte naturel que *haina* ait disparu précisément au moment où les relatives en *zein ... bait-* disparaissaient.

7.1. Les pages qui précèdent ont peut-être résolu quelques problèmes, mais elles en ont probablement soulevé autant. On peut résumer l'analyse qui a été faite de la distribution syntaxique et de la contribution sémantique du pronom *haina* en labourdin des XVIII^e et XIX^e siècles comme suit : ce pronom est un élément exclusivement anaphorique, qui s'interprète comme une relative libre universelle (et non définie) dont le prédicat est normalement fourni par une proposition adjointe à celle contenant *haina* (sinon, il faut aller chercher dans le contexte une proposition « saillante » qui peut fournir le contenu de ce prédicat). Dans le cas usuel, la proposition subordonnée adjointe peut être (i) une protase conditionnelle contenant un indéfini existentiel, un item de polarité négative, voire un indéfini universel, (ii) une pseudo-relative libre construite à l'aide de pronoms interrogatifs, en *nor (ere) ... bait-*, (iii) éventuellement une véritable relative libre en *-n+a* (mais qui doit alors s'interpréter comme quantifiée universellement plutôt que comme spécifique), ou encore (iv) une relative en *zein ... bait-*.

Ce pronom s'oppose au pronom démonstratif *hura* qui peut figurer dans les trois premiers contextes cités à l'instant par le fait qu'il apporte une quantification universelle à la forme logique de la phrase dont il fait partie — au contraire de *hura*, dont la contribution est plutôt celle d'un *individu pluriel maximal*, pour reprendre les termes de Jacobson (1995), ce qui lui permet de reprendre autant des noms propres que des relatives libres spécifiques ou définies.

7.2. On peut conclure de cette opposition que puisque *hura* peut prendre un antécédent défini, il *fonctionne* effectivement comme un « pronom de type E » au sens d'Evans (1977, 1980) dans les contextes examinés, alors que le type de pronom instancié par *haina* n'est pas exactement le même ; en effet, Evans insistait sur le fait que l'antécédent d'un « pronom de type E » pouvait être spécifique (il parlait d'ailleurs de « description définie » comme sens du « pronom de type E »), et que la

/

quantification apportée par l'antécédent est réelle, alors qu'elle ne compte pas ici – au contraire, pourrait-on dire, car l'analyse proposée dans les sections 5 et 6 revient à nier que *haina* ait eu, dans la période qui nous a concerné, un antécédent quelconque.

Par contre, *haina* et *hura* partagent bien l'idée, plus clairement exprimée par Cooper (1979), que dans les emplois étudiés ici, on a une *variable de prédicat* qui est, comme on l'a dit, soit interprétée localement, si une subordonnée peut en fournir le contenu, soit interprétée pragmatiquement, dans un contexte plus large que la phrase maximale contenant le pronom.

Dans tous les cas, il semble qu'une approche distincte des modèles développés en DRT (voir Kamp 1981, Heim 1982, 1990, et aussi Chierchia 1995) qui proposent un *liage non-sélectif* par un opérateur qui peut être soit un quantificateur, soit un adverbial temporel, soit un modal) soit requise, si l'on veut pouvoir rendre compte de l'interaction syntaxique autant que sémantique des propriétés du pronom *haina* et des relatives en *zein ... bait-*, mais aussi de leur disparition simultanée.

Cela ne veut bien entendu pas dire que ce type d'approche ne soit pas nécessaire pour traiter correctement d'autres pronoms dans d'autres langues (cf. Cheng & Huang 1996, qui défendent l'idée que le chinois utilise les deux stratégies) – de même que je n'ai pas exclu en 6.4.3 qu'une langue naturelle pourrait bien posséder un pronom anaphorique particulier, ayant *lexicalement* – et non seulement comme *emploi* possible – la valeur d'une relative libre référentiellement déterminée.

7.3. Du point de vue empirique, j'ai laissé nombre de questions de côté, parmi lesquelles je citerai :

- L'éventuelle spécificité sémantique de l'association *haina* + *hura*, évoquée en 3.2.
- Le rôle de *eta*, litt. 'et', introduisant très fréquemment la proposition principale, cf. (7a), (14a,b), etc.
- Le rôle de *ere* dans les protases de (1), (7), etc.
- L'étude de l'opposition entre les formes au singulier et au pluriel de *haina* dans les constructions où il est associé aux relatives en *zein ... bait-*, cf. les exemples.
- Celle des pronoms dérivés de *s* adverbies de « manière » eux-mêmes dérivés des démonstratifs (cf. la note 35).
- Celle de la restriction typique de *haina* au domaine des humains : est-ce une propriété lexicale de ce terme (v. la note 22), ou bien n'est pas une propriété impliquée par le prédicat qui figure dans la subordonnée adjointe ?
- Plus prosaïquement, les données du *DGV* étant fort parcimonieuses et très peu circonstanciées en ce qui concerne l'usage de *haina* au XVII^e siècle, il serait aussi très utile qu'une monographie recensant *tous* les emplois de ce pronom du XVI^e au XVIII^e siècles se fasse, qui pourrait peut-être permettre de faire l'histoire

/

« complète », depuis sa mise en place comme pure anaphore jusqu'à sa disparition décrite en 6.4.4 *supra*, d'un élément grammatical basque.

* * * * *

/

NOTES

* Diverses idées défendues ici ont été discutées avec Beñat Oyharçabal, dont les remarques m'ont évité bien des erreurs. Celles qui restent me sont évidemment entièrement redevables – sans parler du fait que nous restons en désaccord sur de nombreux points, parfois essentiels; ce texte aura au moins, je l'espère, le mérite d'avoir posé quelques questions et d'avoir tenté d'avancer dans une direction qui n'avait jamais été explorée auparavant.

ⁱ On peut donc hésiter entre deux attitudes: considérer que l'usage de *haina* chez Liçarrague est un argument en faveur d'un statut relativement occidental de sa langue (dans la tradition septentrionale évidemment), ou, au contraire, avancer que l'emploi d'un tel mot illustre les tendances unificatrices ou supra-dialectales de Liçarrague et de ses collaborateurs. (Pour moi, les convergences morphologiques et syntaxiques entre sa langue et celle des proverbes d'Oyhénart sont telles que je ne puis qu'opter pour la seconde solution.)

ⁱⁱ Suit même une citation d'Orixé, mais il est évident qu'il s'agit de *gipuzkera osotua*, c'est-à-dire d'une tentative d'intégration d'éléments dialectaux variés dans la construction d'une koinè à base guipuzcoane.

ⁱⁱⁱ Faute de place, je ne donne pas le mot-à-mot des exemples, mais emploie des petites capitales pour en faire ressortir les éléments structuraux importants: *haina* lui-même, son antécédent, et la marque de subordination de la proposition contenant ce dernier.

^{iv} Azkue donne 'Har[aneder]' comme source, mais il s'agit de la version révisée par Harriet (cf. l'introd. d'Altuna à l'édition du ms. réel de Haraneder); le texte préparé par Altuna offre en effet une leçon assez différente dans les détails, donnée en (7a) *infra*.

^v Le *DGV* ne proposant pas de traductions, je donne la mienne.

^{vi} Texte fr. de L.-L. Bonaparte. Voir 4.3 pour une étude de cette structure.

^{vii} L'ouvrage publié en 1720 a forcément été rédigé plus tôt, puisque son auteur (je devrais dire le traducteur) est mort en 1718. Je confirme ici au passage le jugement impressionniste que l'on peut tirer des comparaisons effectuées dans le *DGV* entre sa trad. de *L'imitation de J.-C.* de Th. a Kempis et celle faite par Pouvreau en 1669, soit environ deux générations plus tôt: ce dernier texte ne contient jamais *haina*. La présence de ce pronom chez Liçarrague est donc d'autant plus étonnante...

^{viii} Noter cependant cet ex. chez Chourio: *Batak bilha beza hau, bertzeak hori; HAINAK eman beza ber[e] loria gauza batean, eta hark bertzean; izan beitez laudatuak ehun mila presunez.* (3-49-7, p. 360) — 'Que l'un recherche ceci, et l'autre cela; que CELUI-CI se glorifie d'une chose, et celui-là de l'autre, qu'ils soient loués par mille personnes...'

^{ix} C'est probablement cette redondance qui est responsable de la rareté des occurrences des combinaisons illustrées en (2) chez les auteurs étudiés ici. En voici cependant un ex. relevé chez Haraneder (Duvoisin a simplement *HAREN baitan*):

(a) *Amodioan dagoena Jainkoa baitan dago eta Jainkoa HAINA HAREN baitan* (1 Jn 4,16) — 'CELUI QUI est dans l'amour est en Dieu et Dieu (est) EN LUI.'

/

Il semble bien, cependant, que cette combinaison permette plus facilement de renvoyer à un individu spécifique, introduit plus tôt dans le discours. Beñat Oyharçabal m'a ainsi aimablement communiqué le contexte gauche de certains exemples du *DGV* qui étaient inexploitable autrement. Dans le suivant, de Larréguy (1775-1777), on voit que la forme complexe *haina* + Dém. ne fonctionne pas comme *haina* seul, mais rappelle plutôt l'ex. (4):

(b) *Davitek batu-zuen dohatsuki GAIXTAGIN HETARIK BAT guzia hagorandua, hirur egun hetan yan eta edan gabea: eman-zitzaion behar zena. Davitek yakin zuenean HAINA HURA amalezitar baten gathibua zela, erran zioen...* (I, 292): — 'David rencontra heureusement un de ces malfaiteurs, qui était agonisant, n'ayant ni mangé ni bu pendant trois jours, et il lui donna ce dont il avait besoin. Quand David apprit que C'était un prisonnier d'un habitant d'Amalétie [?], il lui dit...'

^x Je modernise l'orthographe, supprimant l'aspiration des plosives et les marques redondantes de palatalisation, mais laissant en évidence les particularités de chaque auteur, comme le non-assourdissement de *d-* après *bait-* (noté alors *bai-*) chez Haraneder, ou le passage de *z* à *s* devant *t* chez Chourio.

^{xi} Altuna signale l'absence de *ere* ici, absence qu'il avait déjà notée dans un passage précédent; ce phénomène est également attesté chez Liçarrague ou Chourio.

^{xii} Les définitions françaises les plus classiques de l'anaphore ne distinguent pas entre ces deux types; cf. par ex. Ducrot (1972: 358): « Un segment de discours est dit anaphorique lorsqu'il est nécessaire, pour lui donner une interprétation [...], de se reporter à un autre segment du même discours », ou Corblin (1985: 126): « On parle d'anaphore lorsqu'un élément, par exemple un pronom, exige d'être interprété par emprunt à un terme du contexte proche, lorsqu'il y a dépendance nécessaire d'un 'anaphorique' à un antécédent qui se comporte comme une source. »

^{xiii} D'où la définition usuelle en termes de branches, c'est-à-dire de représentations arborescentes de la structure de constituants: α c-commande β si et seulement si le premier nœud *branchant* γ qui domine α domine aussi, directement ou non, β , et que α ne domine pas β ni réciproquement.

^{xiv} Les guillemets indiquent que cette notion sera remise en cause ultérieurement : cf. les §§ 5 et 6.

^{xv} Les trad. de Har. et Duv. se correspondent rarement point par point, et l'on a souvent \emptyset ou *hura*, ou d'autres variantes encore, chez l'un, quand on a *haina* chez l'autre. Quelques versets plus loin, on a cependant la même structure globale, mais avec *hura* dans la principale, chez les deux traducteurs à nouveau (mais l'antécédent change):

(a) ...*baiñan NIHORK Jainkoa zerbitzatzen BAdu eta haren nahia egiten, HURA duela entzuten Jainkoak* (Har.: Jn 9,31) — '...mais si QUELQU'UN / QUI QUE CE SOIT sert Dieu et fait sa volonté, Dieu L'entendra.'

(b) ...*bainan NORBAIT haren zerbitzari bada, eta haren nahia egiten badu, entzuten du HURA.* (Duv.: *id.*)

^{xvi} Ce n'est pas un hasard si l'on retrouve les racines *ha-* et *ze-* tant dans les corrélatives du type (15) que dans l'association *haina ...zeina* de (5). Cependant, les structures corrélant des quantifications adverbiales, comme (15), semblent privilégier *nihor*, au détriment des autres éléments disponibles, indépendamment du choix lexical du pronom de la principale, cf. l'ex. ci-

/

dessous, et donc interdire de cette manière que deux structures formellement corrélatives ne s'enchevêtrent : *Eta ZENBATENAZ NIHOR aitzinatzan BAITA GEHIAGO bizitze spiritualean, HANBATENAZ zaio* [pro-datif] *bizitze hau kiratsez beteAGO* (Ch.: 1-22-2, p. 97) '— Et plus quelqu'un s'avance dans la vie spirituelle, plus cette vie [matérielle] lui semble remplie d'odeurs fétides.'

^{xvii} Le cas exceptionnel est fourni par les ex. (5), (20) et (21); sa signification est abordée en 6.4.

^{xviii} Cette restriction s'expliquera au cours de l'analyse de la structure de phrases comme (5).

^{xix} Voir la discussion de l'ex. (30) en 6.1.3.

^{xx} Cette question n'a rien d'original; v. Geach (1962) et bien d'autres depuis.

^{xxi} Il s'agit bien d'une *forme logique* de sémanticiens, et non de la « Forme Logique » (avec majuscules) chomskyenne. En particulier, le prédicat Q de la seconde proposition logique et son argument x n'ont pas besoin de correspondre à la dichotomie SN sujet - SV prédicat que donne la syntaxe dans une analyse configurationnelle du basque: voir par ex. (9a), (9b), et (11) où *haina*, au génitif, est interne au SN sujet, ou encore (14b), phrase dans laquelle il correspond à l'objet direct de *eginen dute*. Voir aussi la section 5.1.

^{xxii} Le DGV signale l'exemple suivant, de Duvoisin (1858), qui a la même structure que (5) : *Ikusten dut orai HAINA dela ofiziorik hobeena, ZEINAK ere uzten BAITu bihotzean gozorik gehiena* — 'Je vois maintenant que le meilleur métier est celui qui laisse le plus de douceur au cœur', mais dans lequel la restriction au domaine des humains n'est clairement pas vérifiée. On notera que, d'un côté, cet exemple est très marginal, et, de l'autre, que la restriction apportée au domaine est *explicite* – alors que dans les cas qui nous intéressent, elle ne l'est pas. Il faut donc probablement préciser la définition de *haina* en disant que le domaine de restriction sur lequel porte sa quantification est *par défaut* l'ensemble des humains.

^{xxiii} Le sujet de *ardietsi*, 'obtenir', est évidemment disjoint du référent « virtuel » de la relative.

^{xxiv} Le suffixe *-xe* est emphatique.

^{xxv} On va revenir en 6 sur l'ambiguïté quantificationnelle des relatives libres.

^{xxvi} Partant de (25b), répété comme (a) ci-dessous, l'interprétation (26d) de (a), (f) ci-après, s'obtient à partir de la formule (b), dans laquelle les prédicats sont fournis comme arguments des λ -expressions, puis par quatre λ -conversions successives:

(a) *haina* $\Rightarrow \lambda Q \lambda P. \forall x [P(x) \rightarrow Q(x)]$

(b) $\lambda Q [\lambda P. \forall x [P(x) \rightarrow Q(x)] (\lambda y. \text{RECEVOIR-UN-P}(y))] (\lambda z. \text{AVOIR-UNE-R}(z))$

(c) $\lambda P. \forall x [P(x) \rightarrow (\lambda y. \text{AVOIR-UNE-R}(y))(x)] (\lambda z. \text{RECEVOIR-UN-P}(z))$

(d) $\forall x [(\lambda z. \text{RECEVOIR-UN-P}(z))(x) \rightarrow (\lambda y. \text{AVOIR-UNE-R}(y))(x)]$

(e) $\forall x [(\lambda z. \text{RECEVOIR-UN-P}(z))(x) \rightarrow \text{AVOIR-UNE-R}(x)]$

(f) $\forall x [\text{RECEVOIR-UN-P}(x) \rightarrow \text{AVOIR-UNE-R}(x)]$

^{xxvii} Cf. Jacobson (1995), qui assimile les pronoms relatifs à des opérateurs d'identification.

^{xxviii} Tout aussi incompréhensible serait d'ailleurs le purisme militant d'Azkue (1905, vol. II, entrée *zein*), qui condamne explicitement les constructions en *zein- ... bait-* mais ne dit rien des autres!

/

^{xxix} Il en va de même, pour les traductions relevant de traditions orientales que j'ai pu consulter, de Liçarrague (1571) à Casenave (1985: 331 – souletin), en passant par Etchehandy (1991: « navarro-labourdin » plutôt bas-navarrais).

^{xxx} Le *-a* final de *gizona* signale que l'on ne peut considérer ici que *zein* aurait été détaché d'un syntagme nominal qu'il aurait « déterminé », comme dans 'quel homme', car la marque de définitude est alors interdite.

^{xxxi} Noter aussi que dans une langue qui n'a pas de pronoms relatifs, comme le chinois, ce sont bien des interrogatifs qui fonctionnent dans des phrases complexes du type étudié ici, cf. Cheng & Huang (1996) – mais dans les deux propositions :

- (a) SHEI xian lai, SHEI xian chi
 QUI premier venir, QUI premier manger
 'Celui qui arrive le premier mange le premier'

^{xxxii} De type « NZ » chez les bascologues.

^{xxxiii} Il n'y a pas d'abstraction sur le prédicat P, car il est interne à, ou fourni par, la relative libre.

^{xxxiv} Voir Comorovski (1995).

^{xxxv} Une forme pronominale (ou adnominale pronominalisée) dérivée d'un élément adverbial lui-même démonstratif, comme *horrelakoa* – ou *holakoa*, cité par le DGV, cf. § 2 –, est possible, mais cela n'est pas pertinent pour notre propos, même si de telles formes méritent évidemment une étude détaillée.

* * * * *

REFERENCES

- LE CORPUS
- [NB. Les entrées des sources secondaires d'information (dictionnaires et grammaires) sont dans la deuxième partie de cette bibliographie.]
- AXULAR, Pedro de. 1643. *Guero*. Bordeaux: Milanges. Ed. avec trad. espagnole par L. Villasante, Barcelone: Juan Flors, 1964. Ed. facsim. de la première, Euskaltzaindia, Bilbao, 1988.
- CASENAVE-HARIGILE, Junes. 1986. *Egün oroetako irakurgetiak*. Zarauz: Itxaropena.
- CHOURIO, Michel [†1718]. 1720. *Jesu-Christoren imitacionea [...]* Escararat itçulia. Cité d'après l'édition facsim. par Hordago-Lur, Saint-Sébastien, 1979, de la rééd. de 1788 (Bayonne, Trebos).
- DUVOISIN, Jean. 1857. Version labourdine des *Dialogues basques* publiés sous la dir. de L.-L. Bonaparte, Londres. Rééd. dans L.-L. Bonaparte, *Opera Omnia Vasconice*, II, 315-434; Bilbao: Euskaltzaindia, 1991.
- DUVOISIN, Jean. 1858. *Laborantzako liburua [...]*. Bayonne. Cité dans le DGV.
- DUVOISIN, Jean. 1859-65. *Bible edo Testament Zahar eta Berria [...]*. Londres. Facsim., Bilbao: Gran Enciclopedia Vasca, 1972.
- ETCHEHANDY, Marcel. 1992. *Hebrearrei gutuna [eta beste gutunak]*. Saint-Sébastien: Elkar.
- ETCHEVERRY, Joannes, dit de Sare. 1712. *Obras vascongadas del doctor laboriano Joannes d'Echeberri [...]*. Paris, 1907. Cité dans le DGV d'après l'éd. de 1936 dans RIEV.
- HARANEDER, Joannes de. 1742. *Jesu Christoren Evangelio Saindua*. Ms. éd. par P. Altuna, Bilbao: Euskaltzaindia, 1990.
- LARREGUY, Bernard. 1775-1777. *Testament çaharreko eta berrico historia*. Bayonne.
- LIÇARRAGUE, Joannes. 1571. *Iesus Christ Gure Iaunaren Testamentu Berria – Kalendera – ABC*

- edo Christinoen Instructionea. La Rochelle.
Réimpr. en facsim., avec introd. par Th.
Linschmann & H. Schuchardt, Strasbourg:
Trübner, 1900. Facsim. de cette réimpr., Bilbao:
Euskaltzaindia, 1990.
POUVREAU, Sylvain. 1669. *Iesusen imitacionea*.
Paris. Rééd.: Hordago-Lur, Saint-Sébastien, 1979.

* * * *

LES SOURCES LINGUISTIQUES

- AGUD, Manuel, & TOVAR, Antonio (†). 1988.
'Materiales para un diccionario etimológico vasco,
II'. *ASJU* 22/2, 625-694.
AZKUE, Resurrección M^o. 1905. *Diccionario vasco-
español-francés*, 2 vol. Rééd. facsim., Bilbao,
1969, Editorial La Gran Enciclopedia Vasca.
BACH, Emmon, JELINEK, Eloise, KRATZER,
Angelika, & PARTEE, Barbara H. (eds.). 1995.
Quantification in Natural Languages. Dordrecht:
Kluwer.
CHENG, L. L.-S. & HUANG, J. C.-T. 1996. 'Two
Types of Donkey Sentences'. *Natural Language
Semantics* 4/2, 121-163.
CHIERCHIA, Gennaro. 1995. *Dynamics of Meaning.
Anaphora, Presupposition, and the Theory of
Grammar*. Chicago: UCP.
COMOROVSKI, Ileana. 1995. 'On Quantifier Strength
and Partitive Noun Phrases'. Dans E. Bach et al.
(eds.), 145-178.
COOPER, Robin. 1979. 'The Interpretation of Pro-
nouns'. F. Heny & H. Schnelle (eds.), *Selections
from the Third Groningen Round Table* (New
York: Academic Press, *Syntax & Semantics* 10),
61-92.
CORBLIN, Francis. 1985. 'Les chaînes de référence:
analyse linguistique et traitement automatique'.
Intellectica 1/1, 123-143.
DGV: *Diccionario General Vasco-Orotariko Euskal
Hiztegia*, vol. 1 (A-Ama). Bilbao 1987:
Euskaltzaindia, Desclée de Brouwer & Mensajero.
DUCROT, Oswald. 1972. 'Relations sémantiques entre
phrases'. Dans O. Ducrot & T. Todorov, *Diction-
naire encyclopédique des sciences du langage*,
Paris: Seuil, 358-367.
EVANS, Gareth. 1977. 'Pronouns, Quantifiers, and
Relative Clauses I,II'. *Canadian Journal of Philo-
sophy* 7/3, 467-536 & 7/4 777-797. Aussi dans G.
Evans, *Collected Papers* (Oxford: Clarendon
Press, 1985), 76-175.
EVANS, Gareth. 1980. 'Pronouns'. *Linguistic Inquiry*
11/2, 337-362.
GEACH, P.T. 1962. *Reference and Generality*. Ithaca
(NY): Cornell University Press.
HEIM, Irene. 1982. *The Semantics of Definite and
Indefinite Noun Phrases*. thèse, Amherst. Publié en
1989, New York: Garland.
HEIM, Irene. 1990. 'E-type Pronouns and Donkey
Anaphora'. *Linguistics & Philosophy* 13/2, 137-
178.
JACOBSON, Pauline. 1995. 'On the Quantificational
Force of English Free Relatives'. Dans E. Bach et
al. (eds.), 451-486.
KAMP, Hans. 1981. 'A Theory of Truth and Semantic
Representation'. Dans J. Groenendijk et al. (eds.),
Formal Methods in the Study of Language
(Amsterdam: Mathematical Center), 277-322.
LAFITTE, Pierre. 1962. *Grammaire basque; dialecte
navarro-labourdin littéraire*. Ed. revue, Bayonne:
Amis du Musée Basque & Ikas.
LES/NIĘSKI, Stanislaw. 1989. *Sur les fondements de
la mathématique. Fragments*. Ed. et trad. par G.
Kalinowski, Paris: Hermès.
LHANDE, Pierre. 1926. *Dictionnaire basque-français
[...], dialectes labourdin, bas-navarrais et
souletin*. Paris: Beauchesne.
OYHARÇABAL, Bernard [Beñat]. 1987. *Etude
descriptive de constructions complexes en basque:
propositions relatives, temporelles,
conditionnelles et concessives*. Thèse, U. Paris
VII.
OYHARÇABAL, Beñat. 1997. 'Korrelazioz
moldaturiko perpaus erlatiboak'. Rapport pour la
Commission de grammaire de l'Académie basque.
SRIVASTAV, Veneeta. 1991. 'The Syntax and Seman-
tics of Correlatives'. *Natural Language and Lin-
guistic Theory* 9/4, 637-686.

* * * *